

Les dernières heures de l'abbé Miroy

relatées par l'abbé Sacré, dont le récit fut d'abord adressé au rédacteur du Bulletin du diocèse de Reims, puis repris plusieurs fois dans la presse, notamment dans L'Europe illustrée de juin 1873.

« Monsieur,

vous m'avez demandé le récit des derniers moments de M. l'abbé Miroy, curé de Cuchery, fusillé par l'ordre de l'autorité prussienne. Si douloureuse que soit cette tâche, je ne puis refuser ce tribut à une mémoire qui m'est chère pour toujours. Car le nom de ce confrère est inséparablement lié dans la pensée à l'idée de l'héroïsme, et surtout de l'héroïsme chrétien. Probablement, il ne me sera jamais donné de voir le spectacle d'une plus grande force d'âme et d'une plus sublime résignation en présence d'une fin si terrible.

Le dimanche 12 février, fête de la Sexagésime, est la date à la fois funeste et glorieuse de cette fin tragique. A minuit, je recevais du commandement de place prussien une lettre qui m'ordonnait de me rendre à 4 heures et demie du matin à l'hôtel de ville où était détenu M. l'abbé Miroy. La lettre n'indiquait pas ce que l'on voulait de moi; mais je compris aussitôt qu'il s'agissait d'une exécution capitale. Et, comme je connaissais l'arrestation de M. Miroy, un pressentiment me dit qu'il s'agissait de lui. Je n'avais que trop bien deviné.

A 5 heures et demie environ, un piquet de soldats introduisit mon infortuné confrère dans la salle où et j'étais et où l'attendait également le juge qui devait lui lire sa sentence. Elle était rédigée brièvement et je ne pus en saisir les paroles à cause de l'éloignement où j'étais. M. Miroy écouta en silence et sans faire une observation la lecture du jugement qui le condamnait à être fusillé. Il se contenta de demander quand aurait lieu l'exécution. Il lui fut répondu : *Aujourd'hui ! tout à l'heure.* Il s'inclina alors avec une noble dignité et se retourna vers moi. Je l'entraînai dans une autre salle qui nous fut désignée; on nous laissa seuls; mais des sentinelles placées en dehors gardaient soigneusement les issues.

Il n'y eut chez M. Miroy rien de ce qu'on remarque dans ces affreuses situations, chez les condamnés ordinaires : ni défaillances, ni larmes, ni plaintes, ni récriminations. Pas un mot contre ses juges, pas un contre ses dénonciateurs, si coupables pourtant. La pensée de se préparer chrétiennement à la mort le domina dès le premier instant.

Il vit dans la sentence comme un dessein de la Providence, lui assurant un moyen d'assurer le salut de son âme.

J'aime mieux, mourir ainsi : disait-il, *que de mourir subitement.* Son acceptation fut spontanée, immédiate et sans retour. Tout ce que j'avais préparé pour l'établir dans cette disposition d'esprit devenait donc heureusement inutile. C'est le plus beau et le plus grand spectacle que j'aie vu de ma vie. Une telle résignation en face d'une telle mort me paraît en effet tout ce qu'il y a de plus magnanime et de plus héroïque.

Une seule chose le préoccupait et l'inquiétait vivement. C'était la crainte de n'avoir pas assez de temps pour se disposer comme il le voulait. *Que ne m'ont-ils du moins accordé un jour,* disait-il; *Voilà déjà six heures.* D'ailleurs tout ce qu'il me dit annonçait un homme en pleine possession de lui-même. Je ne pus jamais saisir chez lui le plus léger indice d'une angoisse, d'un trouble si naturel pourtant dans ce moment terrible.

Après qu'il eut terminé sa confession, nous récitâmes différentes prières adaptées à la circonstance. Une de ces prières était le *Salve Regina*, ce cri d'espérance de l'âme affligée.

Après quelques mots, il m'interrompit.

Oh! recommencez donc, dit-il, *c'est si beau!* Je m'apprétais à lui dire le récit de la passion du Sauveur; mais il me dit : « *parlez-moi plutôt, j'aime mieux cela* ». Il m'écoutait comme le plus humble des fidèles; il entraînait dans les sentiments que je lui suggérais; il m'avait absolument abandonné son âme.

Oh! mon Dieu! recevez-la cette âme dans votre miséricorde et donnez lui aussi une place parmi vos martyrs ; nul ne le fut plus que cet humble prêtre mourant pour son pays!

Le temps fuyait rapidement, dirais-je s'il s'agissait d'une autre circonstance. Mais j'irais contre mes impressions vraies si j'employais ici ce langage. Car les moments que j'ai passés avec ces infortunés que la justice humaine frappe ainsi, ont toujours pesé sur moi comme une éternité. Et cependant j'avais ici consolations qu'on éprouve rarement; mais que l'on se rappelle ce que c'est qu'une agonie et on me comprendra !

L'heure du départ approchait. On vint nous avertir qu'il ne nous restait qu'un quart d'heure. Tout était fini pour les choses de la conscience; mais il restait encore à ce malheureux confrère à m'exprimer ses dernières volontés. C'est ce qu'il fit avec une lucidité d'esprit et une fermeté dans l'écriture, qui doivent être bien rares. Quiconque aura sous les yeux son testament ne soupçonnera jamais qu'il a été écrit dans un pareil moment. Il me confia ensuite quelques objets en m'indiquant l'usage précis qu'il fallait en faire.

On vint nous prendre pour nous faire monter dans la voiture qui devait nous conduire au champ de la mort. Je voulais offrir mon bras à mon confrère, mais il n'accepta pas ce service, disant que ce n'était pas nécessaire.

Je lui rappelai en ce moment les belles paroles de saint Augustin : *Vita matatur, non tollitur.* Pour le juste la vie n'est point ôtée, elle n'est que changée. Son intelligence si vive saisit bien vite la beauté et l'espérance : *Vita matatur, non tollitur.* La voiture se mit en marche au milieu d'un cortège de soldats. Comme le bruit de la voiture sur le pavé nous empêchait de nous entendre facilement, *J'aurais mieux aimé,* me dit-il, *marcher à pieds.* Je lui fis observer qu'il valait peut-être mieux qu'il en fût ainsi, à cause de l'habit ecclésiastique qu'il portait. *Mais il n'y a pas de honte!* Reprit-il avec une certaine vivacité.

Nous arrivons enfin après un trajet qui dura un siècle, au lieu de l'exécution.

L'officier chargé du commandement demanda à M. Miroy son nom. Il lui dit – avec une émotion visible et comme un homme qui demande pardon de l'action qu'il va faire, – qu'il était obligé d'accomplir son devoir.

Faites, répondit M. Miroy avec une certaine fierté.

Aussitôt après nous nous dirigeâmes vers le lieu marqué pour l'exécution.

Pendant que nous marchions, l'officier dont j'ai déjà parlé, lui tendit la main en signe de sympathie et en prononçant certaines paroles que je n'ai pas entendues. M. Miroy saisit avec émotion la main de cet homme qui semblait bon et vraiment affligé du rôle qu'il allait remplir.

Arrivé à l'endroit où il devait mourir, M. Miroy me demanda selon l'usage, une dernière absolution, me remit un crucifix qu'il n'avait pas cessé de tenir dans ses mains pendant le trajet, et m'embrassa d'une façon qui disait mille choses au cœur.

Un soldat qui tenait un mouchoir blanc, lui demanda alors s'il voulait qu'on lui bandât les yeux. Après un instant d'hésitation, il répondit : *Oui, il ne faut pas d'ostentation.*

Une minute plus tard, il tombait foudroyé par les balles prussiennes.

Ainsi mourut cet infortuné confrère, victime de son patriotisme, comme une main inconnue l'écrivait le jour même sur sa tombe.

Je m'arrête ici, car le reste de ce drame sanglant ne m'appartient plus. Il ne me reste maintenant qu'à demander à ceux qui liront ces lignes une prière pour l'âme de notre confrère, car ce fut l'un des vœux qu'il exprima avant de mourir

Agréez, etc

J. SACRÉ »